

Pas de requiem pour Temps Fou

Véronique M. Dassas
Alain-Napoléon Moffat

Avant que la divulguent des reporters par la foule dressés à assigner à chaque chose son caractère commun.

Stéphane Mallarmé

Temps fou est paru de 1977 à 1983, puis de 1995 à 1998. Deux versions d'un même titre. Il ne s'agira ici que de la deuxième version. D'une expérience de journalisme indépendant, d'une expérience de laboratoire. Pas parce que le laboratoire est cet espace clos où toutes les élucubrations sont possibles. Pas à cause de l'expérimental et de tout ce que le terme charrie d'illusions obscures. Temps fou était un laboratoire où se sont expérimentées des formules inusitées, inemployées, inexplorées. Pas des formules nouvelles ou bizarres, des formules vieilles comme le monde, au contraire, mais désertées par l'idéologie de l'information. Faire la part de la fiction ou de la création dans le journal, faire fonctionner les textes comme des hypertextes, parler de la culture dans le corps du politique, parler du politique quand il s'agit de la vie quotidienne, partir de la vie quotidienne, du détail observé ou fantasmé et se laisser aller à la réflexion.

Oui, faire un journalisme du quotidien, s'exerçant comme la réflexion philosophique à l'aube de l'humanité. Et puis, surtout, ne pas faire semblant de parler de nulle part ; parler au contraire de nos

sources, celles qui nous arrivent, celles qui nous habitent, les remonter, les faire jaillir.

Mais c'est pas un concept, mais c'est pas clair, c'est pas in, c'est pas vendable. Ça ne sera pas lisiible! Disaient les gens qui, bien sûr, nous voulaient du bien.

D'accord, mais c'est un antidote au pseudo concepts du marketing, aux modes intellectuelles, à la clarté sinistre de la télévision si justement décrite par Fellini : « Avez-vous déjà passé tout un après-midi de dimanche devant la télévision ? Il circule dans les différentes émissions une atmosphère de détente dominicale pleine de bonne volonté, un air de fête, une pétulance obligée...; en fait tout cela semble souligner exemplairement le caractère lugubre, dépressif, hypnotique, propre à tout morceau de jouissance télévisuelle ». Le lecteur finira par lire en avançant lentement dans le texte et nous le retiendrons dans les fils ténus de nos argumentaires et il aura bientôt des sensations étranges qui lui parcourront le corps...

Mais il faut s'accrocher à la réalité, employer le langage commun, faire des éditoriaux qui sont des éditoriaux, qui ressemblent à ce que tout le monde s'accorde à appeler un éditorial, et puis il faut parler plus de politique, articuler un projet de gauche dans lequel les gens se reconnaîtront parce que la gauche nous a trahis et qu'on ne croit plus à rien et que la mondialisation va nous avaler, disaient les réalistes socialistes qui avaient fait leurs preuves et qui, bien sûr, savaient, eux, de quoi ils parlaient.

D'accord, mais il faut d'abord chercher les idées avant de trouver. Si les gens ne croient plus à rien, c'est peut-être qu'il n'y a plus grand-chose à croire dans ce qui circule. Il faut raviver le feu de l'enthousiasme, à commencer par le nôtre, et si pour cela il faut aller

frayer en eaux troubles, flâner sur des chemins de traverse, faire des détours, marcher sur la tête, mettre la charrue avant les bœufs, exagérer, raconter des histoires fausses plus vraies que les vraies, se méfier des formules qui ont fait leurs preuves, se taire quand les louves se mettent à hurler, eh bien ! allons-y.

Attention ! pour qui vous prenez-vous ? Vous n'êtes pas représentatifs, vous ne faites pas partie d'un groupe, d'un syndicat ! Montrez-nous votre assiette populaire, votre patte blanche, vos lettres de représentants patentés, disaient les porte paroles, les porte drapeaux, enfin ceux qui s'y connaissent en représentation, les vrais acteurs sociaux, quoi !

D'accord, mais s'il fallait manger un peu à tous les râteliers et se fabriquer un cocktail explosif. S'il fallait éclater. Et si c'était déjà fait et que l'unité et la représentation étaient, pour le moment, hors de propos. Et si nous étions par hasard, nous-mêmes, journalistes abandonnés par la foi médiatique, éternels étudiants, petits travailleurs instruits de ces grandes machines à produire du savoir que sont devenues les sociétés occidentales, si nous étions des sujets historiques, porteurs d'un radicalisme corrosif pour le système.

Temps fou était un laboratoire. Il a volé en éclats sans faire de morts. Provisoirement, ses microscopes, ses télescopes, ses éprouvettes, ses dossiers sont hors d'usage. Mais nous avons tout dans la tête.

*

Post-mortem

Salut,

J'ai reçu il y a quelques jours ton courrier sur la mort de Temps Fou. Devant cette plage qui me sert de pays natal, je regarde l'océan ronger la côte. Ça fait du bien, la patience de la nature.

À force de contemplation m'est venue une impression. *Temps Fou* ne revivra sans doute pas sous sa forme défunte ; il a fait sa vie deux fois, c'est déjà beaucoup. Mais il refera surface sous un autre nom et une autre allure, piloté par d'autres marins que toi ou moi. C'est peut-être déjà fait. Il y aura toujours des gens pour croire, comme nous l'avons cru, que leur publication apporte du neuf, de l'air, de l'intéressant, de l'inédit.

Véronique

Je n'ai pas cette sérénité. Urbain à l'os, ma vie est faite d'engagements et des limites de ces engagements. La nature peut attendre, mais je ressens toujours l'arrêt d'un engagement à la fois comme un échec et comme une trahison. C'est sans doute parce qu'il m'apparaît toujours comme inscrit en creux dans la nature même de l'action que je réagis aussi vivement au moment de faire les comptes.

Napoléon

Je ne comprends pas que tu puisses parler d'échec. Souviens-toi d'Adorno qui dit que la majorité a toujours tort. C'est sûrement vrai aussi de tous ces gens qui voulaient que nous ne jurions que par le marketing. J'ai retrouvé dans mon ordinateur ce que j'avais écrit pour présenter le projet du journal, je retrouve le même courant d'enthousiasme qui m'a fait écrire... Nous sommes vraiment des monomaniacques consciencieux. L'autre jour, dans une librairie, je pensais tout

bonnement au prochain numéro, tu parles... Véronique

Travailler à faire Temps Fou imposait une rupture, rupture avec l'ordre et le langage établis, rupture avec d'autres types d'activités, et c'est sans doute pourquoi la chute est dure. S'engager dans l'écriture et la réflexion, en pensant qu'il suffirait d'être présents pour exister dans le vide critique et institutionnel où nous sommes plongés, n'a pas suffi. Nous voulions distribuer de l'enthousiasme, il aurait fallu une communauté pour l'accueillir. Mais nous avons vu le jour à un moment où la communauté est plus que jamais incertaine.

Il nous restait le rôle de monomaniaques consciencieux, comme tu dis, affairés au travail solitaire de la rédaction plutôt qu'à celui, commun, suranné et improbable, de la mobilisation. L'engagement intellectuel est aujourd'hui rejeté à la sphère privée. On n'a qu'à regarder l'impasse où nous ont menés ici au Québec le Refus Global et ses avatars, le recyclage de l'indignation et de la révolte dans la créativité et l'imaginaire, pour comprendre le cul-de-sac actuel de la pensée critique. Plus que de la tristesse et de la déception, Temps Fou m'a laissé comme un grand vide amer où je ne sais plus trop où donner de la tête.

Napoléon

Tu parles de la communauté impossible désormais, éfritée et que nous n'avons pas su mobiliser avec le journal. Cette idée-là de reconstruire du commun, cette idée politique, essentielle et trop lourde pour nous seuls, n'en est qu'à ses débuts. Tous ceux qui essayent de le faire actuellement oublient que retrouver un langage commun, l'angle d'attaque, le meilleur moyen d'avoir une prise forte sur ce que nous appelions autrefois « le système » n'est pas facile. IL y a encore pas mal de boulot, mais je ne vois pas pourquoi

l'amertume.
Véronique

Tu as sans doute raison, on n'abandonne jamais totalement un projet comme Temps fou. Peut-être que les circonstances nous trahissent, peut-être que la contingence est trop grande pour être endiguée, mais nous restons fidèles, toi comme moi, à un type d'engagement, intellectuel et littéraire, parce que nous demeurons convaincus que c'est dans le partage de la langue, par cette manière de vouloir nommer ou renommer les choses, que nous parviendrons à les changer. Nous avons partagé cette conviction avec des gens venus d'horizons très divers, preuve qu'il est possible de créer de petites communautés sur des bases autres que matérielles, preuve aussi que ces communautés peuvent durer à condition d'y prolonger la critique du travail traditionnel et surtout du salariat.

Napoléon

Souviens-toi de nos litanies, nous en voyons maintenant plus nettement la portée et les termes... Il va maintenant falloir les chanter sur d'autres places publiques, peut-être avec d'autres chorales et sur un autre ton, mais ce sera en gros la même chanson :

Frères humains, qui après nous vivez, ne tardez pas à enregistrer la mort du travail et attendez-vous à ce que cette mort annoncée transforme votre monde.

Camarades enthousiastes, que l'humeur noire de la gauche, et que sa bête, noire elle aussi, la mondialisation, ne vous avalent pas d'un coup toute la cervelle. La mondialisation, c'est la porte de sortie du capital ; sortons avec lui, car avec nous il a moins de chances. Ne nous épuisons pas en vains combats contre le mot, puisque la réalité est là.

Compagnons de fortune, cessons de nous em-

pêtrer dans le rôle de la victime, de nous enfariner dans les labels pornographiques de la bureaucratie. Nous ne sommes pas des clientèles – ni cibles, ni quoi que ce soit d’autre –, nous ne sommes pas des bénéficiaires, car cela impliquerait que l’État veuille notre bien et c’est loin d’être sûr; nous ne sommes pas des numéros en attente, des patients, des acteurs, nous ne sommes plus le peuple, puisque ce noble mot n’est plus assez grand pour nous, nous sommes une fourmière d’actives bestioles occupées à défricher...

Les fourmis m’ont toujours émue,
Véronique

Je suis en train de lire Toni Negri, un petit livre, Exil, qui me fait plaisir. Sur les mutations du travail : « On peut à bon droit dire qu’on a vécu, dans la seconde moitié du XX^e siècle, une transition au cours de laquelle le travail s’est émancipé. Il s’est émancipé par sa capacité de devenir intellectuel, immatériel ; il s’est émancipé de la discipline d’usine. Et c’est précisément cela qui détermine la possibilité d’une révolution globale, fondamentale et radicale de la société contemporaine capitaliste. »

Aujourd’hui que nous sommes au chômage technique de l’entreprise Temps fou, nous savons que nous y avons connu ce travail « libre » dont parle Negri.

Napoléon

C’est drôle, moi aussi, je lis Negri, le petit livre dont tu parles, trouvé au hasard d’une tournée de librairies. Justement sur le travail libre, j’ai souligné cette phrase : « Les chômeurs travaillent, le travail au noir est plus producteur de richesses que celui des employés. Et inversement l’emploi est aussi assisté que le chômage. La flexibilité et la mobilité de la main d’œuvre n’ont été imposées ni par le capital, ni par l’échec des accords fordistes et welfairistes sur le salaire et la redistribu-

tion du revenu entre patrons, syndicats et État, accords qui ont pratiquement dominé la vie sociale et politique des cinquante dernières années. Aujourd'hui, on se trouve dans une situation où, précisément le travail est "libre" ».

J'aime cette remarque si juste sur le travail aussi assisté que le chômage, c'est un bon antidote à la punaise de moralisation du salariat. J'aime Negri pour sa capacité à saisir ce qui arrive et réfléchir avec une vitalité qui contraste tellement avec le ton de la plainte adopté depuis si longtemps par notre gauche fantôme, livide, qui reste accrochée à ses échecs sans en assumer les responsabilités et sans avoir non plus la force d'aller au-delà plus vite que ses adversaires.

Véronique

Le désespoir n'est pas une catégorie du politique, disait l'autre soir Angela Davis à la radio.

Napoléon

Tout ce que nous avons fait pendant ces mois passés : les réunions tendues, nos façons de ne pas nous entendre puis de nous serrer les coudes, tout cet enthousiasme qui nous a fait réussir quelques textes, propager quelques idées, trouver des formules, vendre un dessin de Cocteau beaucoup trop cher, pour payer nos factures d'imprimerie ; échanger sur notre petit marché de l'amitié et de la solidarité, c'est inaliénable. L'amertume est un vain mot, quant au désespoir, je suis bien d'accord avec ce qu'en dit Angela Davis que j'avais un peu oubliée. Cette fermeté fait du bien. Il y aura bien des gens dans notre entourage pour nous faire pleurer sur la mort de TF, personnellement je n'ai pas de mouchoirs pour ça. Il y aura bien des bonnes âmes pour vitupérer contre la conjoncture économique

si fatale aux journaux indépendants, contre l'ingratitude de l'époque. Ces *post mortem* contrits ne m'intéressent pas beaucoup. J'ai d'autres plans.

À bientôt,
Véronique.